

There are no translations available.

Tedi Papavrami

L'exil et le royaume

par Jacques Drillon

Fragile, atypique et ennemi des automatismes, ce prodige virtuose venu d'Albanie et réfugié en France a rejoint les plus grands

Les violonistes vraiment enthousiasmants se comptent aujourd'hui sur les doigts de la main. Tedi Papavrami, 30 ans, albanais d'origine, français d'adoption, traducteur attitré d'Igor Stravinsky depuis dix ans, est de ceux-là. Une technique hallucinante, une sonorité subtile, une passion jamais affaiblie... Comme ces acteurs de théâtre qui tiennent la scène sans avoir à parler, il vous accroche d'entrée, et vous tient : à cette poigne. Pourtant tout chez lui, et jusqu'à l'austérité, repose sur une fragilité essentielle. Sûr de ce qu'il fait, jamais sûr de ce qu'il est. Lorsqu'on lui parle, on redoute de le blesser. Il n'avait pas 5 ans lorsque son père lui a mis un instrument entre les mains. Premier concert à 8 ans. Beaucoup plus tard, quand il reviendra dans son pays, qu'il reverra les « 800-000 habitants de bitou » construits en prévision des incursions et les pieds de vigne tous hérissés de pointes métalliques (contre les parachutistes), il aura dans les yeux des éclats de rire trempés de larmes.

« La dose de travail était incroyable »

Tout enfant, après deux ans de négociations avec le régime, il obtient de partir pour Paris, où il vient de remporter le concours d'entrée au Conservatoire (à 11 ans). Il vit dans un appartement « presque vide, sale, sans réfrigérateur », appartenant à l'ambassade. « On y logeait les diplomates de passage, pour économiser l'hôtel. En 1982, l'ambassadeur était payé 3 000 francs. Avec une bonne frappe, j'étais plus riche que lui ». Il prend ses repas quelques étages plus haut, chez un fonctionnaire de l'ambassade, genre Thatcher, « des gens merveilleusement rutilants, à qui je donnais 600 francs pour ma nourriture, et dont ils tentaient de conserver la plus grande partie ». Mais un chauffeur ramenait aux leçons. « Les cours d'analyse, quand on ne parle pas le français, c'était affreux. » Et là se produit un curieux retournement : « En Albanie, nos parents me surveillaient, me forçaient à travailler, c'était une contrainte extérieure — alors je trichais, j'avais la liberté de tricher, je n'ai jamais été aussi libre. » De dirait du Sartre : « jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande ». Alors qu'à Paris : « Je me suis forcé à travailler, je me levais à 5 heures, j'étais tellement peur de ne pas avoir envie. C'était une contrainte intérieure... »

8 Était-il sûr d'avoir du talent ? « Ah oui, ça, depuis »



SES DATES
1982. Arrivée en France.
1985. Acte politique.
2004. Enregistrement des sonates et parties de Bach.
2016. Œuvres pour violon et orchestre (Saint-Saëns, Chausson).

« toujours. Mon père, qui était très dur, me disait juste-ment que je ne méritais pas mon talent, que j'étais nul. » Il s'inscrit en sixième, apprend le français. « La dose de travail était incroyable, j'étais quatre heures de scolarité générale, cinq heures de violon quotidiennes, et tous les cours du Conservatoire : violon, analyse, sol-fège, déchiffrage. Mais je souffrais horriblement de passer quatre heures au collège. J'étais obsédé par ces heures de violon que je perdais. » Cela ne s'arrange pas, il découvre les grands violonistes : « fasciné Haydn me dépasserait de cour. On se l'aurait dit : tu joues comme lui pendant un an et tu meurs après, j'aurais signé. » Puis sa mère le rejoint à Paris, et son père. Le régime se venge sur le reste de la famille. Déportations, tracas financiers... Le jeune Tedi y pense alors aussi peu que possible, mais la nuit les rêves le rattrapent. Et le violon ne va pas bien ; si l'expression est juste, la technique est mal contrôlée. « C'était lent, aride, marqué au fer rouge. Ce que j'ai acquis, la fluidité, la détente, cela ne m'intéressait pas. J'ai toujours eu du mal à faire face à

IL JOUE COMME UN DIEU, IL EST FLAMBOYANT, C'EST UN PUR-SANG

quelqu'un, à le contraindre, si bien que j'étais peur de me sentir en quittant l'appareillage de l'acte, et de me trouver, de trahir mes idées et mes goûts. » Alors Tedi Papavrami travaille seul. Il passe au « Grand Échiquier », les concerts varment, premier disque à 18 ans. « Je n'étais pas seul. Personne n'a jamais changé que moi. On ne le sait pas toujours... » Il continue à faire ce qu'il aime. Il joue comme un dieu, il est flamboyant, mais sa carrière est sans paillettes. C'est un pur-sang, il enregistre pour Sony, excellent maison qui le laisse galoper librement. Il réalise les disques de violon seul, de musique de chambre, il joue des sonates de Scarlatti, déjà difficiles pour le clavier, ou des fantasmes pour orgue de Bach (il vient de publier un disque fantastique de concertos français). Il est où on ne l'attend pas. Les « Capricios » de Paganini, pierre de touche de la « virtuosité extravasante », comme disait Liszt, qui s'y consacraient. Il les publie dans un double album : une prise de studio et un enregistrement de concert. Stupéfaction de ses pairs. Silence jaloux. Perplexité de la presse, qui voit en lui une machine à faire des notes et découvre un fantastique musicien. C'est que, un peu moins occupé que ses collègues de niveau identique, il prend le temps de travailler, de charger, de progresser. Parce que cet Albanais montre une sensibilité exceptionnelle pour la langue française, comme le Libanais Schéhade, comme le Roumain Gioca, comme l'Argentin Biancetti. Focardi le choisit pour traduire Kadavé. Puis qu'il est sombre et beau, il joue Dux dans « Les Liaisons dangereuses » de Josée Dreyfus. « Hé, considère débilitant, j'ai vécu deux ans comme une star, dans des hôtels cinq étoiles, avec un chauffeur, une grande couverture. Et quand j'ai redonné mon premier concert, après le tourage, le hasard a voulu que je me retrouve dans un hôtel minable, avec de papier à fléner sur les murs, à aller au Caspagnol de nuit... Le monde à l'envers ? »

J. D.